Joël VERBAUWHEDE

**MEURTRES À
LA PLEINE LUNE**

© 2018 Joël VERBAUWHEDE, tous droits réservés

ISBN 978-2-37830-016-6

Au milieu du salon de cet appartement miteux d'une cité du treizième arrondissement, éclairé par la lueur blafarde de la pleine lune, le cadavre n'était pas beau à voir. Des quatre inspecteurs de la brigade criminelle de Marseille envoyés sur les lieux, je suis le seul à n'avoir pas vomi mon déjeuner. Avais-je l'estomac plus solide que celui de mes collègues ? Je ne pense pas. Je n'avais tout simplement pas déjeuné ce jour-là.

Pendant que les autres tentaient de contenir leur nausée, j'ai appelé Lucie pour lui dire de dîner seule car j'aurais au moins deux heures de retard à notre rendez-vous. Puis je me suis forcé à examiner le corps. Les vêtements avaient été déchiquetés. La poitrine de la fille aussi. En dirigeant le faisceau de ma torche électrique dans la cavité béante, je sentis mon cœur cogner à grands coups dans ma poitrine. Celui de la fille ne risquait plus d'en faire autant. L'assassin l'avait emporté...

Deux heures plus tard, dans le bureau du chef, je lui faisais part de mes observations préliminaires :

— Aucun témoin, aucune empreinte, aucune trace d'effraction, la porte fermée et la chaîne mise. C'est le sang qui coulait sous la porte qui a alerté les voisins. L'assassin a dû entrer et sortir par la fenêtre située au premier étage, mais là non plus il n'a laissé aucune trace. Il a arraché le cœur de sa victime et l'a emporté.

— Qu'en pensez-vous, Torquier ?

— C'est le premier crime d'un tueur en série, chef. Un malade qui a sans doute décidé de collectionner les cœurs de jolies filles. Dingue, mais prudent. Il ne va pas être facile de le coffrer.

— Pourtant je compte sur vous pour l'arrêter, Torquier. Je vous confie cette affaire. Au fait, nous avons un nouveau à la brigade : Anthony Marécal, muté de Paris. Il sera là demain matin, je compte sur vous pour le mettre à l'aise.

J'étais un bon flic et je l'avais montré à mon chef. Si j'avais pu savoir ce qui allait m'arriver à

moi, Jeremy Torquier, inspecteur à la criminelle, j'aurais sans doute vomi comme les autres devant le premier cadavre...

Mais même si ce crime était particulièrement horrible, même si je n'avais aucun indice, même si j'étais convaincu que ce n'était que le premier d'une longue série, ce n'était pas cela qui me nouait les tripes, ce n'était pas ça qui m'avait empêché de déjeuner.

Des cadavres plus ou moins moches, j'en voyais de temps en temps. C'est le métier qui veut ça. C'est comme de se faire tirer dessus : ça arrive parfois. Quand on bosse à la criminelle, il faut avoir du sang-froid, des nerfs d'acier et un estomac solide.

Pourtant la petite boîte pesait une tonne dans la poche de ma veste, mon estomac essayait de régurgiter le dîner que je n'avais pas pris et j'étais plus essoufflé en approchant de la plage du Prophète que si j'avais couru un marathon. J'étais en retard à mon rendez-vous à cause de ce meurtre mais Lucie ne sembla pas m'en tenir

rigueur. Malgré l'heure tardive, elle était là, au bord de la mer, là où nous nous étions rencontrés pour la première fois. En me voyant, elle me sourit et mes appréhensions augmentèrent avec le nombre de nœuds que faisaient mes boyaux.

— Bonsoir Jeremy. Tu fais une drôle de tête. Tu as eu une mauvaise journée ?

— Je... ne sais pas trop... croassai-je avec difficulté.

J'avais prévu d'amener adroitement la conversation sur le sujet qui me préoccupait, mais les mots que j'avais préparés et répétés des dizaines de fois me fuyaient cette fois encore. Parler du cadavre éventré à un rendez-vous amoureux ne me semblait pas très romantique. Je m'étais pourtant promis de ne plus reculer. Tant pis ! Je n'avais plus qu'à employer l'attaque frontale.

Rassemblant mes esprits et mon courage, je sortis la petite boîte et l'ouvris avec mes mains moites et un peu tremblantes. Maintenant, le plus dur était fait.

Elle avait vu la bague, impossible de revenir en arrière. Je relevai donc les yeux vers elle et lui demandai :

— Lucie, veux-tu m'épouser ?

Elle a rougi, et tout en m'envoyant un sourire éblouissant, elle a hoché la tête.

Elle a ensuite prononcé ce simple mot :

— Oui...

Le poids qui m'écrasait la poitrine s'était envolé et je me rendis compte que j'avais une faim de loup. À cette heure avancée, les restaurants étaient fermés, mais nous trouvâmes une sandwicherie arabe encore ouverte. Pas très romantique, mais bon, je lui promis de l'emmener au restaurant le lendemain. La soirée se termina très tard, très tôt devrai-je plutôt dire vu l'heure matinale à laquelle Lucie s'endormit entre mes bras. C'était la plus belle journée de ma vie. C'était aussi la dernière belle journée de ma vie.

Le lendemain, j'allai saluer le nouveau, le « parigot » comme le chambraient déjà certains

collègues. C'était un jeune type brun d'une vingtaine d'années. Tout de suite, il sembla me trouver sympathique, me força à l'appeler Tony, voulut tout connaître des affaires que j'avais résolues, des criminels que j'avais arrêtés, combien de fois j'avais utilisé mon arme...

Il finit par m'exaspérer à force de questions sur l'enquête en cours. À moitié pour m'en débarrasser, à moitié pour me décharger de cette corvée, je l'envoyai interroger les habitants de la cité où l'on avait trouvé le corps.

Un coup de fil au médecin légiste me fit réaliser que même quand on croit être descendu au fond des abysses de l'horreur, il reste encore quelques marches à descendre.

Le cœur de la victime n'avait pas été arraché comme je l'avais cru, mais *consommé sur place* selon les termes du légiste. Et l'assassin n'avait pas utilisé d'arme : il avait dépecé la fille avec ses dents. D'après la forme et la taille des morsures, le légiste estimait qu'il s'agissait d'un très grand loup.

Je voyais déjà les gros titres des journaux s'en poulécher : « Le dévoreur de cœurs de Marseille », « La bête du Gévaudan s'installe en Provence »... Mais je n'étais pas d'accord avec le légiste.

L'assassin était un homme, comme je l'expliquai peu après à mon chef :

— Un animal aurait été vu, aurait laissé des traces. J'ai appelé un spécialiste des loups au zoo de La Barben. D'après lui, un loup attaque toujours à la gorge. Même s'il lui avait pris l'envie de manger un cœur humain, il aurait d'abord égorgé la fille. L'assassin est un homme, mais il doit avoir un loup apprivoisé qu'il utilise pour commettre ses crimes.

— Vous êtes sûr de votre hypothèse, Torquier ?

— Aussi sûr qu'il va recommencer, chef. Et que nous aurons bien du mal à le coincer. Ni l'homme ni le loup n'ont laissé la moindre empreinte dans l'appartement de la fille. Même les cracks de la brigade scientifique n'ont rien

trouvé. Ça ne peut vouloir dire qu'une seule chose : l'assassin sait comment nous travaillons. Une fois le repas de son loup achevé, il a pris le temps d'effacer soigneusement toutes les traces. Notre seule chance de le coincer, c'est de retrouver le loup.

Alors j'ai passé l'après-midi à enquêter dans les zoos, les refuges de la SPA, chez les particuliers qui possédaient un loup domestique... en pure perte. Tous les loups de Provence étaient trop petits pour avoir causé de telles morsures.

Mais comme je l'assurai à Tony Marécal :

— L'inspecteur Torquier est sur la piste du loup !

Je finis de rédiger un rapport, puis quittai le commissariat à la nuit tombée.

— On aura peut-être plus de chance avec le prochain cadavre... soupirai-je.

Je ne pensais pas si bien dire...

En levant les yeux vers la pleine lune qui éclairait les rues de Marseille, je songai que ce serait une bonne occasion pour emmener Lucie

dîner dans un petit restaurant en terrasse. Ça me détendrait et me permettrait d'oublier un peu cette affaire sordide.

Mais un bon flic ramène toujours un peu de travail à la maison. Ce soir-là, j'avais laissé tous mes dossiers au commissariat, mais l'assassin avait eu la courtoisie de mettre son second cadavre dans mon salon. Eclairée par la pleine lune comme la première victime, la fille était nue et son cœur manquait dans la poitrine béante. Le mien me manqua également : la fille, c'était Lucie, ma fiancée...

À suivre...